

LIÉE AU CLAN – LE PACTE

ASHKAI

par

ALIA SAN

Collection : DARK SIDE



Contient des scènes de sexe, du surnaturel et de la violence
physique et psychologique

Ashkai – Liée au Clan – Le Pacte
Copyright texte – © 2023 Alia San
Éditions M^ems, Mettre en Mots
Graphisme : Ennel John Espanola
Tous droits réservés.
ISBN-13 : 979-10-359-8513-4

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

TABLE DES MATIÈRES

Note de l'autrice :	7
Partie 1 – Toucher le fond.....	9
Chapitre 1 – Quand on n'a pas le choix	11
Chapitre 2 – Pardon, maman	19
Chapitre 3 – Attendre	29
Chapitre 4 – Perdue dans sa présence	35
Chapitre 5 – Mentir	49
Chapitre 6 – Tout ça pour une danse	61
Chapitre 7 – Si faible dans ses bras	67
Chapitre 8 – Tenir	79
Chapitre 9 – Qui a le droit de savoir	83
Chapitre 10 – On l'appelle le chat	91
Chapitre 11 – Tuer	101
Chapitre 12 – Prendre	111
Chapitre 13 – Toujours des menaces	123
Chapitre 14 – Ce qu'on fait pour l'argent	133
Chapitre 15 – Mentir	145
Chapitre 15 – Juste pour une provocation	155
Partie 2 – Émerger	167
Chapitre 16 – Le goût des choses	169
Chapitre 17 – Tête basse	179
Chapitre 18 – Juste la protéger	187
Chapitre 19 – Pour un mot	195
Chapitre 20 – Ce choix-là	203
Chapitre 21 – Juste un soutien	211
Chapitre 22 – Tout tenter	223
Chapitre 23 – La retrouver	231
Chapitre 24 – Juste pour une griffure	243
Chapitre 25 – Pour la paix	249
Chapitre 26 – Sa vie entre mes mains	261

Chapitre 27 – Pour ses soins	273
Chapitre 28 – C’est cela, Kanib	283
Chapitre 29 – Prendre le vent	297
Chapitre 30 – Ce qu’il exprime	307
Chapitre 31 – Parce que Kanaima	317
Chapitre 32 – Juste ses larmes	323

Partie 3 – Se lier 333

Chapitre 33 – Mon ami	335
Chapitre 34 – Mon frère	343
Chapitre 35 – Mon clan	351
Chapitre 36 – Ma famille	359
Chapitre 37 – Mon avenir	365
Chapitre 38 – Mon loup	373
Chapitre 39 – Mon conte de fées	383
Alexei	399

Remerciements..... 405

À propos d’Alia San 407

NOTE DE L'AUTRICE :

Ce livre est une dark romance paranormale qui mêle l'univers toxique des mafias et le monde sensuel de la romance paranormale métamorphe.

Amie lectrice, si vous avez l'âme sensible, sachez que cette lecture peut parfois être très dure. Si, justement, vous cherchez une romance qui fera vibrer toutes les cordes de votre être, continuez votre lecture et entrez dans le clan. Ashkai vous fera haleter, frémir et pleurer.

Bonne lecture,

Alia San

P.-S. J'ai totalement réinventé le mythe du loup-garou. La société des clans peut sembler complexe quand on y est emportée au début, mais ayez confiance, en temps voulu, le « chat » vous expliquera tout ce que vous avez besoin de savoir...

Et si vous voulez connaître tous les personnages, leurs statuts et les pouvoirs dès le début, RDV sur la page du clan des loups :

<https://romance-geek.com/clan-des-loups/>



PARTIE I – TOUCHER LE FOND



Quelques musiques recommandées :

Gr4ves par Konrad OldMoney et al.

Wolves par Big Sean & Post Malone

The Purge ou *Put'em up* de Jay Park et al.

Arson, More ou *What if...* de J-Hope

CHAPITRE I – QUAND ON N'A PAS LE CHOIX

STELLA



Ce n'est pas moi qui ai fait ce choix. La société ne m'a pas laissé le choix.

Ce n'est pas moi qui suis sale, c'est ce monde qui est sale.

J'ai beau me répéter ces mots en boucle, je me dégoûte. J'en ai la nausée. La faute à l'odeur du cigare mêlée à ces mains qui se coulent sur mon corps.

Que va-t-il arriver lorsque le vieil homme en costume sur lequel je suis assise aura fini de fêter leur « petite victoire » avec les autres espèces de politiciens écoeurants ? Quand il voudra s'isoler avec moi, qu'il voudra plus ?

Je vais craquer. Voilà ce qui va se passer.

Non, je ne craquerai pas.

Je prends une grande inspiration. Toute ma vie, j'ai contrôlé mon corps.

Je peux le faire. Je peux le faire.

Si j'ai pu m'élancer sur scène pour danser avec une cheville cassée, je pourrai écarter les jambes sous un vieux porc. Si j'ai pu monter sur les pointes avec un ongle arraché, je pourrai me retenir de vomir lorsqu'il fourrera sa langue dans ma bouche.

Et le tout, avec le sourire.

Je secoue mes boucles châtain aux reflets de miel en tournant la tête et adresse un rictus qui se veut avenant à celui qui me

pelote. Mais je détourne les yeux, je préfère ne pas le regarder. Je fixe le mur tapissé de velours vert émeraude derrière le canapé.

Je n'ai pas le choix. Je n'ai plus d'autre choix. Mes cartes de crédit sont bloquées, j'ai accumulé une dette explosive chez un usurier qui a perdu patience et qui m'a livrée à ces gens. Il prétend que c'est pour m'aider. « De l'argent facile », m'a-t-il dit. Mais il a simplement livré une proie à un gang, peut-être même à un cartel, il paraît.

Un gamin est venu me voir à mon travail de nuit, dans un bar respectable près du port de plaisance de San Diego. C'était un jeune Latino à l'accent mexicain, couvert de bandanas, de chaînes en or et de cicatrices, avec une arme à peine dissimulée sous ses vêtements larges. En venant à l'un de mes trois lieux de travail, on voulait sans doute me montrer que l'on savait tout de moi.

San Diego est une ville agréable à vivre, un paradis de plages, d'architecture ancienne et de parcs asséchés par la chaleur. C'était la première fois que je m'y sentais en danger.

J'ai tout fait pour dissimuler mon angoisse et j'ai accepté le « travail » que le garçon me proposait. Mais j'ai peur que ce soir ne suffise pas à rembourser les intérêts. Peur qu'on me demande plus et pire. Il paraît que lorsqu'on met les pieds dans ce monde-là, on est marqué au fer rouge, et on ne peut plus en réchapper.

Pourtant, malgré le coup de pression initial, le gamin qui m'a amenée devant l'hôtel luxueux où je devais « travailler » n'était pas méchant. Quand il a vu que j'étais comme une bête traquée, il m'a dit avec son accent mexicain et son anglais incertain :

— Tu n'as pas peur, OK ? Mon boss veut juste des filles belles, OK ? Tu rentres à ta maison après, OK ?

Je me suis un tout petit peu apaisée en comprenant qu'il ne me demandait que de jouer les hôtes dans ma robe de soirée ultra courte. On était dans une rue huppée et moderne de l'East Village à San Diego. Le soleil couchant éclairait la rue de rayons d'or. La large avenue flanquée de gratte-ciel, de cafés tendances et de magasins de luxe était traversée par un flot ininterrompu

de voitures de sport. De temps en temps, un 4x4 noir et blanc de la police patrouillait. Cela m'a rassurée. Mais je ne me suis vraiment détendue que lorsqu'une autre femme nous a rejoints. C'était plutôt une jeune fille, de pas même 20 ans, aux jambes maigres sous sa courte robe noire, au cou trop fin pour soutenir sa tête ronde de poupée et aux longs cheveux blonds usés comme de la paille. Elle a sauté au cou du garçon. Il me l'a présentée comme étant « sa copine, OK ? ». Le sourire plein d'entrain de la jeune fille m'a redonné confiance.

Tandis qu'on parcourait le hall dallé de marbre, elle m'a raconté qu'elle s'appelait Salma. Son copain s'appelle Miguel. Elle prétendait qu'il faisait partie du nouveau cartel de Jalisco, que c'étaient eux qui avaient aidé son chéri à passer la frontière, que c'était un caïd même s'il était jeune, qu'il prenait pourtant soin d'elle... Elle croit qu'il va lui acheter un pavillon avec un jardin et un caniche dedans comme lorsqu'elle était petite. Salma est bavarde et a des croûtes sur les veines des bras qu'elle a tenté de dissimuler avec du fond de teint. Elle m'a tout de suite inspiré un mélange de pitié et d'agacement attendri.

Je reviens dans le présent quand un rire gras résonne à mon oreille. On me pince lubriquement l'intérieur de la cuisse, dans un endroit bien trop proche de mon intimité. Je repousse instinctivement la main aux veines saillantes et bleues et à la peau ridée parsemée de taches de soleil. J'ai maintenant un peu plus de mal à croire que la petite Salma, les autres « hôteses » et moi n'allons pas passer à la casserole quand les espèces de politiciens auront fini leur réunion.

Je me désintéresse de ce qu'ils racontent. On dirait des conversations de travail. L'ambiance s'y prête : musique jazz, cigares, whisky, fauteuils couverts de velours, table en bois ornée de moulures, vieilles lampes en cuivre. C'est peut-être juste un *afterwork* pour gens friqués.

Ou peut-être pas...

J'ai besoin de me détendre. Je pourrais me soûler ou demander un cachet à Salma. J'ai vu la jeune fille prendre quelque chose avant d'entrer. Maintenant, elle rit avec un naturel angélique

pour charmer un cinquantenaire bronzé et musculeux, sans doute mexicain lui aussi. Il ne ressemble pas aux autres, celui-là, il est plus rustre. La petite Salma le sert avec empressement comme s'il était quelqu'un d'important.

Je fais passer ma nervosité avec une petite gorgée de champagne. Âcre, un peu vert et pourtant délicatement pétillant. Une substance qui laisse une impression mitigée. Ce n'est pas la première fois que j'en bois. Avant, quand ma famille était encore chanceuse, on buvait du champagne pour les fêtes. Ça ne devait pas être du vrai néanmoins. Celui-là est différent.

Il doit être cher.

Plus cher que moi ?

Combien cet usurier de merde a-t-il vendu mon cul ?

J'ai soudain une remontée acide de haine pure dans la gorge. J'ai rarement haï dans ma vie. La colère, stupide, sur un coup de tête, oui ; la rancœur face à l'échec et au succès d'une autre, bien sûr, mais la haine, la vraie, je ne la connais pas. Même l'homme sur lequel je suis assise et qui me saisit soudain la taille, je ne le hais pas. Mais ils me dégoûtent tellement, son odeur de tabac et lui.

L'homme a un rire gras et lance à travers la pièce :

— Dis donc, Gonzalès ! Elle est docile, ta petite, mais elle prend de la place, non ?

Il s'adresse à l'homme patibulaire auprès de qui s'affaire Salma. Mais celui qu'on nomme Gonzalès ne rit pas. L'homme musculeux et bronzé au visage menaçant fait signe à une autre femme, plus âgée que Salma et plus voluptueuse, de venir. Elle s'installe sur ses genoux docilement.

Il désigne la porte à Salma :

— Dégage d'ici, toi, tu me fais honte devant mes partenaires.

Le visage choqué de Salma me retourne le cœur. Le coup de pied qu'il lui lance me révolte. J'ai un réflexe qui me tend en avant, comme si j'allais me lever pour la réconforter. Des mains

sur ma poitrine me rattrapent et me pétrissent comme si j'étais une poupée gonflable. Un souffle à mon oreille :

— Il ne parle pas pour toi, ma jolie. Tu es très classe, toi. On va se plaire, toi et moi.

Je me suis toujours contrôlée : lors des auditions où on m'insultait, devant les chorégraphes tarés qui exigeaient l'impossible, toujours, je contrôlais mon esprit aussi bien que mon corps. Quand j'ai pris une décision, je m'y tiens. Mais je refuse de laisser un homme repousser une jeune fille d'un coup de pied comme si c'était un chien.

Je me redresse de toute ma hauteur et toise l'homme qui a frappé Salma. Le cochon derrière moi ne me concerne même plus. Je ne vois que l'espèce de chef mexicain qui fait la loi ici. Il se lève et s'approche de moi. Le cinquantenaire râblé fait deux têtes de moins que moi, car je suis perchée sur mes talons de strip-teaseuse.

D'instinct, je soutiens le regard de l'homme que j'humilie par ma seule présence. Je sais que je fais une connerie monumentale.

L'homme m'assène une gifle. Je suis soufflée pendant longtemps. Ce n'est pas tant la douleur cuisante, puis lancinante qui me terrasse. Je sais gérer la souffrance. Non, je n'ai juste pas l'habitude des coups. Je n'en ai pratiquement jamais reçu.

— Tout à l'heure, je t'apprendrai à me regarder correctement, sale pute.

Il ne m'accorde pas son attention une seconde de plus. Il se tourne vers un des hommes en costume mal taillé qui attend devant la porte, son arme en évidence dans la ceinture de son pantalon.

— Va me chercher ce débile de Miguel. Je vais lui apprendre à choisir des putes.

Quelque chose dans son ton froid me fait trembler pour ce gamin que je connais à peine.

Salma a prononcé le mot « cartel ». C'était si difficile à croire tandis qu'on arpentait les couloirs de marbre de cet hôtel

classieux. Comment cela aurait-il été possible, ici, à San Diego ? Une des villes les plus sûres de Californie, une des villes les plus sûres du pays ?

Sûre pour une famille qui vit loin des ennuis. Mais une prostituée qui doit vingt mille dollars à un usurier, comment peut-elle avoir la vie sûre, quelle que soit la ville, le pays ?

J'avais pourtant tout pour moi. Une famille modeste mais aimante, une intelligence moyenne. J'aurais dû faire des études quand mon père était encore là pour me les payer. Rester près de lui au lieu de courir après mon rêve impossible de devenir danseuse étoile. Revenir fauchée, les mains vides, seule, sans mari ni vrais amis pour m'épauler, car je n'ai jamais aimé personne d'autre que mon rêve inaccessible depuis le début. Une bonne à rien, incapable de prendre soin de ma mère lorsqu'elle est tombée malade à son tour, à peine capable d'acheter des croquettes à son vieux chien.

J'aurais dû...

Je dois trouver une issue. Je me retourne vers l'homme visqueux et visiblement riche à qui on m'avait attribuée. Je regarde avec dégoût ce visage glabre aux bajoues affaissées par l'âge, et le regard bleu teinté d'une lueur de... peur. Cet homme a peur. Pourtant, en voyant que je cherche une protection, il se lèche les lèvres. Je reste écœurée par cette bouche humide d'une bave avide. Il tente :

— Allons, Gonzalès, ne sois pas méchant avec elle. Cela se voit qu'elle est nouvelle, laisse-la-moi, je lui apprendrai à te respecter en douceur. Tout le monde sait que c'est toi qui tiendras bientôt la ville.

J'ai besoin d'argent. J'ai besoin d'une protection. Ce n'est rien, se prostituer, si on peut sauver sa peau et payer l'hôpital à sa mère. Je peux le faire. Je réponds à cet homme d'une voix tremblante :

— Merci, je vais faire attention.

Le temps s'étire. Je reste debout. Je n'ose pas me rasseoir sur les genoux de mon « protecteur », car le gangster n'a pas donné

son accord. Je n'ose surtout pas m'enfuir. Je ne suis pas vraiment capable d'agir.

Je suis en état de choc en vérité.

En silence, je prie. Je prie pour que mon père ne me voie pas de là où il est. Je prie pour ces gamins que j'ai mis dans le pétrin, pour moi, pour ma mère métastasée, pour son chien que j'ai laissé seul avec uniquement la moitié d'un réservoir de croquettes.

Alors que Miguel entre enfin, si décalé, si ridicule dans son accoutrement de caïd tiré d'un clip de rap, toute la haine que je devrais ressentir contre lui s'efface. Ce petit dealer de quartier, un peu bête, il me semble soudain que j'en suis responsable, même s'il prostitue sa copine et qu'il m'a livrée à des truands. Peut-être voulait-il nous aider toutes les deux ? Quand on a grandi dans la rue, on n'a sûrement pas le même référentiel de ce qui est beau, juste et bon.

Et quand je vois le regard que lui lance cet homme que tout le monde craint ici, j'ai le réflexe de vouloir me placer devant le garçon.

Mon geste brusque met le feu aux poudres. Un choc me fauche en pleine action. Je vole sur le côté. Je me prends l'accoudoir d'un fauteuil. Le choc est violent. Toute autre que moi aurait été blessée, mais j'ai l'habitude de tomber et je sais gérer la douleur.

Mais je suis tout de même sonnée. Alors que je reprends mes esprits, j'entends des bruits de coups. Je relève le regard sur le gamin qui se fait frapper par le cinquantenaire costaud et sans pitié.

— Miguel !

Salma bondit comme une tigresse. Elle est rattrapée au vol, frappée au ventre et envoyée contre moi. Je la ceinture par derrière et la retiens de toutes mes forces tandis qu'elle se débat, tandis qu'elle voit son prince charmant se faire tabasser.

Le garçon ne tente pas de se défendre, juste d'encaisser au mieux. Il ploie peu à peu, les bras autour de son cou et de son crâne, se pliant pour protéger ses parties vitales, s'agenouillant

quand les coups pleuvent trop fort, s'étalant quand un coup de pied lui vole une rotule, se recroquevillant en fœtus sur la moquette épaisse et sombre.

A-t-il seulement crié, lui ?

Pitié, faites que quelqu'un le sauve, n'importe qui, pitié !

Je sens soudain une présence surnaturelle dans la pièce. Les poils de mes bras se hérissent sous le coup d'un frisson, entre terreur et fascination.



CHAPITRE 2 – PARDON, MAMAN

STELLA



Une voix inconnue retentit :

— Il a fait une bêtise, le petit, pour se prendre la fessée comme ça ?

C'est une voix moqueuse d'homme, mais au timbre haut, chaud et étincelant.

— Ta gueule, le chat, lui répond une autre voix, plus basse, plus profonde, vibrante, presque un grondement.

Cette voix-là me fait frémir au plus profond de moi.

Je me tourne dans sa direction. Derrière un fauteuil se tiennent deux hommes dont l'apparence tranche avec tous les autres. Déjà par leur charisme, mais aussi par leur style. Ils arborent eux aussi la chemise et le pantalon de costume, mais ils le portent d'une manière décontractée qui dévoile une collection de tatouages qu'ils ne cherchent pas à cacher, comme s'ils ne craignaient ni le jugement des autres, ni rien sur terre...

Qui ils sont n'a pas d'importance. Le plus imposant des deux hommes fait taire toutes mes pensées. À la seconde où je rive mon regard sur lui, je ne peux plus m'en détacher. Je suis subjuguée.

Il a les traits droits, harmonieux et fiers. Ses pommettes saillantes sur une mâchoire en diamant, son front altier et ses épais cheveux d'un noir absolu rappellent les peuples premiers d'Amérique. Maya ? Aztèque ? Ou simplement Mexicain ? Je ne vois en lui qu'une vague ascendance que je ne cherche pas à identifier, car l'ensemble n'est qu'une majesté qui force le respect. Cet homme est grand et imposant, mais d'un calme

olympien. Ses traits comme son allure sont ceux d'un roi issu d'un passé lointain et sauvage. Mon regard descend sur sa chemise d'un vert presque blanc qui souligne une peau bronzée ainsi qu'un torse puissant et une taille ciselée au couteau. Ses biceps qui tendent le tissu de sa chemise semblent faits d'acier. Ses manches relevées dévoilent des avant-bras nerveux qu'il a croisés avec dédain. Des tatouages étranges faits de motifs géométriques strient le dos de ses mains et remontent sur ses poignets et ses avant-bras. J'ai l'intuition que d'autres tatouages tribaux ornent tout son flanc si on en croit le motif qui remonte dans son cou en s'échappant du col de sa chemise dont les premiers boutons sont détachés. Sa tenue décontractée ne lui donne pas un air négligé, mais donne l'impression qu'il a besoin d'être à son aise pour accomplir une tâche physique.

Lui ne me voit pas, je ne suis qu'une des deux putes à ses pieds. Mes cheveux châtain d'habitude soyeux sont épars. Ma belle robe est déchirée sur des jambes pourtant longues et toniques de danseuse, mais qui sont recroquevillées sous moi. Mon bras qui peut être gracieux sur scène est orné d'un bleu énorme et tremble tandis que je tente d'entourer désespérément les épaules de la petite junkie qui cherche à m'échapper. Ma poitrine, trop forte pour une danseuse, gênante, est maintenant invisible sous mes épaules voûtées de peur. Je cherchais d'instinct à me faire oublier, à camoufler Salma, mais d'un coup, j'ai cette envie folle que cet homme me voie.

Je me surprends à prendre appui sur l'accoudoir pour me relever et l'obliger à me remarquer.

Tu es folle ? Tu es folle ? Ne bouge pas, ne bouge pas ! Pense à la petite !

Je me mords les lèvres et me rassieds. Pour me faire passer cette attraction étrange, je serre un peu plus fort le corps frémissant de sanglots dans mes bras puis je tourne mon attention sur l'autre homme. Il est aussi grand que le « roi », mais un peu moins massif. Il est habillé d'une chemise rose débraillée avec des motifs noirs, un peu comme les taches d'un animal. Il a la peau dorée et des origines asiatiques avec ses

paupières qui s'étirent vers ses tempes et ses lèvres sensuelles. Cet homme est beau, mais ne dégage pas le même magnétisme que l'autre à mes yeux. Ils sont visiblement liés. Lui aussi porte des tatouages sur le dos de ses mains et ses avant-bras.

Je tremble soudain quand le « roi aztèque » dit de sa voix de basse dénuée de toute ironie malgré ses propos :

— On n'a pas été invités à la soirée ? Pourquoi ?

Son regard est planté dans celui du gangster qui tabassait Miguel. L'autre fait abstraction de l'étrangeté de leur apparition dans la pièce, de leur assurance, et réplique en brandissant son arme :

— C'est qui, ces gars-là ? Des magiciens ? Des clowns ?

C'est alors que le vieux politicien qui avait eu le courage de me réclamer lance :

— Calme-toi, Gonzalès, ils apparaissent toujours comme ça.

Je frissonne en voyant sourire l'homme majestueux que je ne peux pas quitter du regard. C'est un sourire qui glace le sang. Il dit :

— Je me demandais pourquoi la moitié de la ville refusait de payer la dîme du clan sur mes terres.

Gonzalès lui lance :

— Ah ! La dîme ? Un clan ? Tes terres ? Va te faire foutre avec tes trucs d'Indiens !

Les deux intrus accusent les insultes sans broncher, toujours aussi nonchalants. Mais je sens la tension m'envahir, comme si une énergie malsaine était montée d'un cran.

L'Asiatique à la chemise rose va pour dire quelque chose, mais son compagnon, qui doit être son chef, le coupe aussitôt :

— Ta gueule, le chat. Et vous, là...

Le politicien lève les mains pour apaiser la situation :

— Ce n'est pas qu'on ne veut pas payer la dîme, mais on a déjà des partenaires et il faut savoir négocier...

En l'espace d'une seconde, je n'ai même pas le temps de voir le mouvement, à peine de ressentir un courant d'air passer devant moi : le « chat » est derrière le vieil homme, une lame plaquée sur sa gorge. L'Asiatique aux réflexes de félin dit à son otage :

— Chut, il ne faut jamais couper un loup quand il parle. Ça les énerve...

Miguel est le premier à réagir : il profite de l'instant de sidération pour ramper vers Salma et moi. Son arcade, ses lèvres pissent le sang, il en est couvert. Miguel me reprend Salma et passe ses mains sanglantes autour d'elle pour la protéger de son corps. Il est terrorisé. Et ce ne sont pas ses patrons qui le rossaient qui lui font peur.

Pendant ce temps, tout ce qui ressemble à un gangster dans la pièce a sorti une arme à feu qu'ils braquent sur celui qui tient l'otage. Un mouvement léger et répétitif attire mon attention derrière moi. L'homme qui a la prestance d'un roi, celui que le chat a appelé le « loup » fait sauter dans sa main un objet oblong, un manche de couteau. En arrivant dans sa paume, la lame à cran d'arrêt se déploie soudain.

Je ne sais pas pourquoi cette lame me fait plus peur que les armes à feu.

Les canons se braquent instantanément vers lui de toutes parts, certaines gueules noires me font face.

C'est de ça que j'ai peur en vérité.

Je sais que la majeure partie des blessures par balle ne sont pas dues à une mise en joue. On meurt bien plus facilement d'une balle perdue.

Celui qui tabassait Miguel prend le temps d'ajuster sa cible sur le « loup » en penchant la tête ; pourtant, il ne tire pas. Il a un regard pour le politicien qui sert d'otage. Les trois autres politiciens se replient derrière les hommes de main du gangster.

J'entends comme une berceuse près de moi, Miguel qui chuchote à Salma :

— Chut, *carina*... Chut, *mi amor*...

Miguel ne veut pas attirer l'attention. Notre seule chance est de nous faire oublier. Mais le « loup » aux cheveux bruns et aux tatouages tourne son regard sur Miguel. Je n'aimerais pas avoir un tel regard fixé sur moi : c'est froid, dénué d'émotion, plein de calcul et d'exigence. Le garçon soutient courageusement le regard incisif de l'homme qui me perturbe tellement. Le « loup » détourne son attention vers un autre très jeune gangster, qu'il jauge quelques instants, lui aussi.

Enfin, sa mâchoire crispée se desserre tandis qu'il leur propose :

— Vous deux, vous avez le choix de rejoindre le clan ou de mourir. Je vous laisse trois secondes pour décider.

Il ne compte pas, mais j'ai la sensation que tout est fini en trois battements de cœur. Alors que les cris des femmes résonnent, je ne peux qu'apercevoir une forme massive et rapide, presque une ombre, bondir à travers la pièce comme un fauve, se ruant sur l'homme le plus proche, envoyant sa lame comme un animal brandit ses griffes. Un premier coup de feu retentit, mais je ne vois plus rien. J'ai passé les bras autour de ma tête pour me rouler en boule.

Juste à côté de moi, je perçois un son que je ne n'ai jamais entendu, mais que je reconnais aussitôt : l'impact d'une balle dans la chair. Un autre, le cri de Miguel. Puis c'est mon tour de me prendre une balle perdue, sur le flanc droit qui n'était pas protégé par le fauteuil. Le choc et l'énergie du coup de feu me projettent contre mon abri. Puis je sens à retardement mes côtes basses craquer, la balle ripper sur le bas de ma cage thoracique, s'enfoncer dans mon flanc.

Je hurle. Je peux gérer la douleur d'un membre qui voudrait le repos, mais pas la douleur vitale d'un organe qui crie : « *Je suis en train de te tuer !* ».

Le chaos de bruit, de mouvements et de feu autour de moi s'apaise presque aussitôt, mais le chaos de souffrance et d'angoisse dans mon corps s'amplifie.

Étalée à plat ventre, je ne pense plus au bruit des balles. Je ne pense plus aux deux gamins. Je pense à mon ventre brûlant sous moi au fur et à mesure que pulse mon sang, au rythme de mon cœur qui me semble déjà ralentir. J'ai peur. Face contre terre, je n'ose plus bouger. J'ai peur d'aggraver la blessure, de me prendre une autre balle, de me faire remarquer. J'ai peur de mes côtes qui craquent à chaque respiration.

Allongée avec le visage tourné vers le milieu de la pièce, je vois soudain des pieds devant moi : ce sont ceux du « chat ». Il est chaussé de grosses bottes de cuir à lacet de punk qui contrastent avec le bas de son pantalon à pinces. Le rejoignent bientôt les chaussures du « loup », des chaussures de cuir noir qui rappellent des mocassins, mais à la semelle sportive qui lui ont permis de bondir comme un fauve ce soir et de tuer au couteau des hommes armés.

Me tournant le dos, les deux hommes s'accroupissent pour repousser Salma en état de choc et inspecter le garçon inconscient.

Et moi, et moi ? Aidez-moi, regardez-moi...

Je sens que je meurs. J'ai besoin d'aide. Alors qu'ils se relèvent tous deux, je tends une main pour me raccrocher à ces hommes qui seuls pourraient me sauver et qui vont me laisser là.

Le premier, celui aux grosses chaussures, le « chat », ne me sent même pas. Il bouge soudain et sa semelle écrase mes doigts avec négligence tandis qu'il s'éloigne en traînant Miguel. Je suis trop embrumée pour sentir cette douleur-là. J'ai trop peur. Mon cœur bat trop fort. Mon cœur expulse trop fort mon sang.

Je vais mourir.

Je dois aspirer l'air. Je dois appeler à l'aide. Mais je ne peux pas.

Je dois toucher cette autre chaussure, celle du loup, cet homme que je n'ai pas pu quitter des yeux depuis son entrée dans la pièce. Je dois le saisir, je sais avec certitude qu'il faut qu'il me remarque. S'il me voit, enfin, il m'aidera, c'est sûr, il sera obligé de m'aider.

Je meurs ! Aide-moi ! Tu dois m'aider ! Tu n'as pas le choix, c'est moi !

La panique me fait griffer le cuir de sa chaussure. Au moment où mes ongles rougis le touchent, je sens un courant d'électricité, des fourmillements parcourir mes doigts. Une sensation étrange et pourtant agréable.

Je pourrais presque oublier que je meurs.

Mais le loup retire son pied. Comme si le contact de ma main l'avait brûlé.

Je peine à lever la tête vers lui, ainsi sur le ventre avec mes côtes qui craquent et me font peur. Je voudrais le regarder, implorer sa pitié. Je ne peux pas. Ce geste avorté m'arrache un gémissement. Sans bruit. J'ai trop mal pour inspirer et émettre un son. Mon ventre est empli de pierres de lave.

On me retourne soudain sur le dos d'un mouvement négligent du pied, d'un coup sans pitié, sans humanité.

Je hurle quand mes côtes me déchirent l'intérieur du corps. J'étouffe soudain. Et l'agonie commence vraiment. L'oxygène me manque. Des gargouillis résonnent au fond de ma cage thoracique à chaque inspiration.

Mon ventre n'est soudain plus important. Seuls l'air et ce combat pour le trouver existent maintenant. Et pourtant, j'entends distinctement la voix claire et mélodieuse du chat dire sans émotion :

— Ah ? Je n'aurais pas dû la bouger. Elle va crever.

— Elle ne doit pas mourir, répond son chef.

Je me perds dans sa voix au timbre bas, aux harmoniques sombres et envoûtantes. Jamais une voix ne m'a fait vibrer d'espoir et d'angoisse ainsi. Mais je n'ai jamais eu le ventre en feu pendant qu'on parlait de ma vie et de ma mort.

Son compagnon arrive à en rire :

— Bah, mon loup, c'est mal parti !

Un rire sombre, un peu fou et pourtant vraiment amusé, avec quelque chose d'innocent. Oui, si les chats pouvaient rire, ils

riraient comme cela en contemplant la souris mutilée qui se débat.

Je n'ai même plus la force d'avoir peur. Je n'ai même plus la force de respirer. C'est fini. Mes yeux se ferment.

Maman... Pardon. Je vais mourir. Je ne pourrai pas venir te voir demain. Je ne pourrai pas payer ta chambre ce mois-ci. Pardon, maman. J'ai fait une bêtise. Pardon. J'aurais dû étudier. J'aurais dû me marier comme tu le voulais. Tu avais raison. Pardon, maman. Désolée pour ton Bobby. Pauvre vieux chien, j'espère qu'on t'entendra aboyer. Faites que quelqu'un t'entende aboyer. Mon vieux chien. Mon pauvre chien. Aide-moi, papa, pardon...

Je prends soudain une gifle cuisante qui me fait inspirer un air gargouillant. La douleur de ma joue n'est rien face à celle de mes côtes et de mes entrailles.

Deux visages au-dessus de moi. Les sombres yeux en amande du chat et les yeux fascinants du loup. De si près, je peux voir le marron profond moucheté d'or au centre de ses iris. L'or semble lumineux dans mon monde à la limite de la mort. Je ne peux rien voir d'autre. Ma vision est floue.

Des larmes ? J'étais en train de pleurer ?

Pensée qui retourne dans les limbes. Rien d'autre n'existe que la lumière surnaturelle qui éclaire son regard. Même l'air qui se refuse, même la douleur, rien que l'or dans les yeux de celui qui m'a enfin remarquée et qui ne me laissera pas mourir.

Son avant-bras s'interpose entre nos regards. Une peau si bronzée, si ferme, des muscles aux tendons saillants tandis qu'il serre le poing. Son autre main tatouée d'un motif cabalistique brandit le manche de son couteau. Le même qu'il a utilisé pour éventrer les gardes du corps armés de pistolets. La lame surgit soudain, propre, interminable, étincelante d'une lumière froide.

La voix provocante du chat :

— Tu vas faire quoi ? La piquer ? Moi, je ne m'amuserais pas à énerver mon totem pour achever une pute !

Je n'ai même pas la présence d'esprit d'avoir peur qu'il m'achève. Je suis captivée par ses gestes. Je regarde, fascinée, la lame qui mord les nervures de l'avant-bras au-dessus de moi. Un sang vermeil en coule. Des gouttes de rubis, brûlantes, tombent sur ma peau glacée que la vie est en train de fuir. Celui nommé « le loup » gronde :

— Ouvre-lui la bouche...

— Tu surestimes ton pouvoir, lance encore le chat. Pour que ça marche, il faudrait au moins qu'elle soit ta des...

Un instant de silence. De nouveau, ce rire fou :

— Ha ! Tu en as, de la chance, toi !

Mes yeux se sont définitivement fermés. C'est trop d'effort de les garder ouverts. Je sens un liquide couler sur mes lèvres. J'ai déjà le goût ferreux de mon propre sang dans ma bouche. J'ai dû me mordre. Mon sang est froid, alors que le sien me semble chaud et doux sur la langue.

— Avale, si tu veux vivre.

Qui pourrait refuser d'obéir à un tel ordre ?

Je veux vivre.

Je fais mon possible pour avaler. Oubliant une seconde l'air que je cherche sans plus réussir à le trouver.

Tout s'éteint autour de moi.

La lumière, le son, la douleur. Surtout la douleur.

Tant mieux.



CHAPITRE 3 – ATTENDRE

ASHKAI



— On fait quoi, Ashkai ? On appelle ce connard de Rorh pour qu'il le fasse parler ?

La blague !

Le chat sait bien que je préfère crever plutôt que de devoir un service à un membre d'un clan ennemi.

— On laisse tomber, il ne sait rien.

Trois jours qu'on interroge le gars du cartel de Jalisto dès que l'on s'ennuie entre deux expéditions punitives, mais je n'ai rien appris. Le chat se baisse pour poser un garrot au bras sanguinolent de l'homme que je viens de torturer et qui perd bien trop de sang.

— Il va s'endormir sinon, explique-t-il.

Dormir n'est pas le mot que j'emploierais.

Je fais un pas en arrière pour éviter la flaque de sang qui me rattrape bien que la salle soit prévue pour ce type de tâches. Son sol en béton est incliné vers une grille d'évacuation. Une vraie petite salle de torture. Il y en a, des salles spéciales, dans les sous-sols de l'hôtel cinq étoiles que j'ai fait construire avec la fortune familiale. Le sous-sol est en fait constitué de vraies douves de château médiéval avec des souterrains qui donnent dans un terrain vague de l'autre côté de la presque île où est implanté l'hôtel. Un « *must have* » pour certaines activités.

Mon attention est attirée par un gémissement. Sur ce sol rugueux et glacé, celui qui a failli tuer la femme que le destin m'a envoyée se tortille comme un ver rouge, ficelé comme un rôti, un coup de poignard dans le flanc, pas mortel mais terriblement

douloureux, un genou brisé, le visage tuméfié, et écorché comme un lapin sur un avant-bras. C'est fou comme c'est facile à décoller, la peau, quand on s'y prend bien.

Ce n'est pas que j'apprécie de torturer les gens. Vraiment pas. Mais faire parler un homme d'un cartel, ce n'est pas donné à tout le monde. Et je préfère faire ces choses-là moi-même plutôt que de l'imposer à un membre du clan plus jeune que moi. Il vaut mieux éviter ces émotions à certaines têtes brûlées.

La sensation de sa peau qui se décolle me picote encore les doigts désagréablement. L'odeur douçâtre du sang excite l'esprit ancestral en moi. Mais la vue de ses blessures suintantes me retourne l'estomac. L'accent de souffrance dans sa voix est comme une craie qui ripe sur un tableau noir et me fait grincer des dents. L'ensemble crée un nœud au creux de mes entrailles qui me fait mal. Cette faiblesse physique m'emmerde prodigieusement. Ça, ajouté au manque de sommeil, c'est un miracle que je tiens debout. Trois nuits et trois jours que je ne dors pas, que je tiens avec des drogues traditionnelles qui stimulent mes nerfs et mon cerveau. Je sais que je vais m'écrouler, mais quelque chose m'empêche de dormir depuis ce soir-là, où j'ai vu cette femme qui cherchait son air, où j'ai vraiment cru qu'elle allait mourir. Une tension permanente m'habite. Et je ne peux en parler à personne.

Ce n'est pas fait pour me mettre de bonne humeur.

Mais mon humeur, ici, personne n'en a quelque chose à faire. Ni Jin-Kyung *Sheish* Lee, le chat aux allures de membre de boys band coréen qui me suit comme mon ombre depuis dix ans. Ni Eskil *Hwar'ane* Nielsen, l'espèce de Viking croisé surfeur dont j'exècre la famille sur cinq générations.

Jin se permet même d'enfoncer les portes ouvertes :

— Je te l'avais dit, qu'il fallait prendre un des vieux parasites et pas le Mexicain !

— Ta gueule, le chat.

Il m'emmerde vraiment à me remettre en cause devant Eskil, dont les yeux trop clairs pour être honnêtes ne perdent rien de notre échange.

Sans compter que les accusations de Jin n'ont pas d'autre but que de m'énervier. Le chat sait très bien que le membre du cartel de Jalisto était le plus dangereux. C'est normal que mon instinct m'ait dicté de le neutraliser en premier et de le garder sous le coude. Mais tout ce que le Jalisto a pu m'apprendre, c'est qu'ils ont reçu une proposition d'un procureur de les aider dans tous les procès qu'ils ont au cul moyennant une petite protection rapprochée. Ils ne s'attendaient pas à tomber sur un clan à San Diego. Sinon, ils auraient évidemment réfléchi un peu plus.

Alors, oui, après trois jours d'interrogatoire, il est évident que c'était un des politiciens qui devait en savoir le plus sur ce qui se trame dans mon dos. Mais voilà. C'est fait.

Et même si on avait pu les garder en vie, ces vieillards, comment on aurait fait pour les interroger ? Un membre d'un clan, et surtout un loup, ne peut ni tuer, ni torturer, ni mutiler un enfant, une femme, un vieillard ou un infirme sans le payer cher par la suite. Ce sont les trois grands tabous, le Kanontsi, les règles ancestrales. Jin le sait, mais il me cherche. Un classique du chat.

Et puis, la faute à qui si on n'a pas pu écouter leur conversation ? C'est Jin qui a fait tomber le sort qui nous masquait, juste pour lancer sa petite blague à la con !

Mais je n'argumente pas, car sinon, je vais vraiment m'énervier contre lui et on a tous les deux intérêt à éviter d'en venir aux mains.

Je sors ma lame et me baisse pour empoigner la masse de cheveux noirs du membre du cartel. Je pose la lame sur sa gorge pour mettre fin à ses souffrances :

— Arch... murmure-t-il.

J'ai l'impression qu'il articule mon prénom civil : Ash.

Peut-être qu'en fait, il sait quelque chose ?

Je me baisse un peu plus pour approcher mon oreille :

— Archent, j'ai de l'archent, archent.

Il n'a plus de dents de devant et parle comme ça depuis deux jours déjà. Non, je ne suis pas assez stupide pour casser les dents de quelqu'un que j'interroge. Il avait deux couronnes en or qui ont sauté presque toutes seules quand il s'est étalé au sol et c'est Jin qui a joué avec et qui les a perdues. Ce con de chat.

— Archent !

Je lui tranche la carotide. On n'insulte pas un homme qui vous met un couteau sous la gorge. Il doit vraiment être con lui aussi.

Et le plus con, c'est sans doute moi. J'ai agi en sous-marin depuis mon arrivée ici il y a trois ans. Installant les racines du clan lentement. Les clans doivent rester sous les radars des médias, de l'administration et du grand public. Ils sont discrets. Mais ma discrétion a été prise pour de la faiblesse. Je ne digère pas que quelques hommes influents de la ville se permettent d'en appeler au cartel de Jalisco pour se débarrasser de nous. Alors qu'on ne demande pas grand-chose, juste que tout ce qui se vend et se construit génère une petite dîme pour nous, une forme de loyer. C'est ainsi sur tous les territoires des clans depuis toujours. Si ces politiciens et hommes d'affaires radins avaient contacté nos alliés du cartel de Sinaloa, cela n'aurait pas été un problème. Gangsters ou paysans, les hommes qui viennent des montagnes de la Sinaloa et de la Sonora au Mexique connaissent et respectent le clan des loups, car ils vivent sur nos terres depuis toujours. Mais la nouvelle génération du cartel de Jalisco ne connaît pas les vieilles coutumes. Pas de chance pour eux.

Sauf que l'hypothèse du hasard ne me satisfait pas. Je pense que l'alliance du Sinaloa avec le clan était connue de ces politiciens. Et s'ils la connaissent, c'est que quelqu'un dans le secret leur a vendu l'information ou qu'elle est connue par tout le monde. Je n'aime ni l'une ni l'autre de ces explications.

Je me relève avec humeur et m'éloigne pour éviter la mare de sang qui s'est formée à mes pieds pendant que l'autre agonisait.

Comme il se doit, je laisse le sale travail à Eskil :

— Hwar'ane, tu enverras sa tête à ses patrons avec un faire-part bien joli disant qu'il y a un clan à San Diego. Et nettoie la cellule. On se retrouve dans une heure pour le meeting du soir.

Eskil me lance un regard dégoûté qui me donne envie de lui en coller une. Avant que je puisse agir, le chat me jette son téléphone allumé dans les mains :

— Allez, moi, je sais pourquoi tu es à cran, mon loup ! Regarde, cadeau de la petite sœur !

Il quitte la pièce en riant. Je regarde l'écran du téléphone et me fige en découvrant le visage pâle et défait de la femme que j'ai tout fait pour sauver. Elle a une tête d'enterrement, un tube à oxygène sous le nez et un sourire qui ressemble plus à un rictus. Mais ses iris verts sont d'une fixité absolue, comme si elle défiait l'univers à cet instant.

Les médecins l'ont enfin sortie de son coma artificiel. Elle est tirée d'affaire.

Je sens une étrange sensation enfler dans ma gorge comme si mes poumons tentaient de sortir de ma poitrine. Je lâche un long soupir. Cela fait trois jours que je retenais ma respiration après tout.

Alors qu'Eskil tente de regarder l'écran, je lui décoche un coup dans l'épaule qui ne lui fait pas bien mal, mais le rappelle à sa place. Je quitte la pièce en serrant le téléphone du chat. J'ai envie d'être seul.

Je me dirige vers l'ascenseur privé qui donne dans les endroits stratégiques de mon domaine : la cave, la salle de réunion du rez-de-chaussée, derrière la salle de jeu clandestin, puis au premier, dans mon bureau et enfin au second, dans ma suite qui donne sur la baie de San Diego.

Une fois dans mes quartiers, dans le salon à peine éclairé par un ciel rougeoyant des lueurs du couchant, je me pose sur le canapé. Je me laisse aller sur le dossier trop bas qui oblige à s'allonger pour y poser la nuque. Je croise les pieds sur la table basse et me détends enfin. La tension accumulée depuis trois

jours semble ne plus être qu'un souvenir. Alors que je ferme les yeux pour une sieste bien méritée, je repense au visage de Stella Forester tel qu'il était sur sa photo d'identité : un visage gracieux aux courbes douces, mais avec un quelque chose de rigide au niveau des pommettes et de la mâchoire, comme si elle ne desserrait jamais les lèvres. Malgré le sang qui tachait sa peau et la douleur qui déformait ses traits, je l'ai trouvée belle. À peine ai-je croisé ses yeux immensément verts, aux pupilles rétrécies par la souffrance et la peur, un instinct au fond de mes tripes m'a crié :

Elle ne doit pas mourir !

Puis, seulement après, j'ai vu le fil rouge, scintillant et transparent, presque invisible, qui courait de son poignet au mien.

Je regarde à nouveau mon poignet. Je distingue à peine le fil immatériel sur mes vieux tatouages déformés par le temps. J'aimerais croire que l'insomnie me fait halluciner et que le fil rouge n'est pas là, mais alors que je m'endors enfin et que je rêve d'une Stella guérie et soumise à mes volontés, je sens venir les problèmes.



CHAPITRE 4 – PERDUE DANS SA PRÉSENCE

STELLA



Enfin, je peux respirer l'air de la mer !

Quel plaisir, après avoir cru que je rendais mon dernier souffle.

Quand j'ai émergé du brouillard opaque du coma, je n'avais que l'angoisse des douleurs dans ma gorge, mes côtes, mes bras. Lorsque j'ai perçu le plafond blanc, les bips incessants, l'odeur aseptique qui m'entourait, j'ai compris que j'étais à l'hôpital, alors l'angoisse a changé de niveau :

L'hôpital ? Les factures ? L'argent ! Je n'ai pas l'argent ! Je dois partir !

J'ai tenté de me redresser malgré l'entrave des perfusions. Une voix de femme, des mains de femme m'ont fait reprendre pied :

— Ne t'inquiète pas ! Tu ne risques rien ! Je te jure que tu ne risques plus rien ! Miguel m'a promis qu'ils nous protégeront ! Nous allons entrer dans le clan, Stella ! Ils le lui ont promis ! Tu n'as plus rien à craindre !

Je suis restée bloquée une seconde. J'ai tourné la tête et reconnu le visage de poupée de Salma. Alors, j'ai vraiment été terrifiée, car je me suis souvenue de tout. Elle a eu un mal fou à m'apaiser, à me faire comprendre que ceux qui nous avaient frappées ne pourraient plus jamais nous retrouver, que ceux qui nous avaient « sauvées » ne nous voulaient aucun mal. Salma m'a dit que l'on avait alimenté mon compte bancaire, que mes dettes étaient toutes épurées, qu'elle avait prévenu ma mère que j'étais en voyage et qu'elle avait ramené mon chien dans sa chambre d'hôtel.

Je n'ai vraiment repris mes esprits que lorsque Salma m'a demandé le nom de mon chien avant de m'avouer qu'il avait un caractère difficile. J'ai souri. Ce vieux yorkshire croisé shih tzu mignon comme tout a une tendance à grogner quand on tente de lui enlever sa gamelle et à pisser partout quand on le contrarie. Il mord aussi quand on l'attrape un peu brutalement, mais il n'a plus de dents depuis longtemps. Il paraît qu'il a mordu Miguel. Il paraît que celui-ci a affectueusement surnommé mon Bobby : « El Connard ».

J'ai été soulagée d'apprendre que le garçon allait bien. Il avait pris deux balles, mais ses blessures étaient moins graves que les miennes. Il a juste une hanche en plastique maintenant. « Juste ». Car il paraît que ce n'est pas grave et que l'esprit du loup compensera son handicap lorsqu'il passera son initiation. Il paraît même que lorsqu'on a un totem, on ne craint plus les balles.

Chacun son conte de fées.

C'est ainsi que finalement, j'ai retrouvé mon chien qui m'attendait dans mon nouveau chez-moi. Une minuscule chambre mansardée au dernier étage d'un hôtel de luxe gigantesque qui ressemble assez à un palais colonial des Indes avec ses couleurs dans les tons roses et jaunes, ses arabesques et colonnades qui ornent la façade de chacune des ailes et ses parcs ornés de palmiers, de flamboyants et de lauriers roses. Pas étonnant que Salma se croie dans un conte de fées. Moi, je sais que ce n'est qu'une illusion. Je suis juste une femme endettée jusqu'au cou qu'une mafia quelconque a rachetée. Mais tout ce qui compte, c'est d'avoir un toit et à manger, c'est de pouvoir payer les traites de l'hôpital de ma mère et de la maison. Je suis prête à tout.

Mais en attendant, on ne me demande rien, alors j'ai traîné dans l'hôtel pendant ma convalescence « à la maison ». Mais au bout de quelques jours, j'ai eu la sensation d'étouffer à force d'être enfermée. J'ai décidé que ma condition me permettait de sortir pour une vraie balade le long des quais face à l'hôtel. Sans mon chien : il est trop vieux pour les balades de plus de cinq pas.

Je voulais marcher seule, mais à peine franchie la barrière de l'hôtel, j'ai aussitôt eu Salma sur le dos. Et Miguel nous a rejointes très vite malgré son boitement. Je vais finir par croire qu'on les a chargés de me surveiller. Mais j'aurais pu avoir pire comme geôliers. Miguel n'est pas méchant et Salma est adorable à s'émerveiller de tout. Sous son regard ravi, je redécouvre le bord de mer.

Je suis partie de ma ville très jeune, puis, quand je suis revenue pour ma mère, j'ai enchaîné les petits boulots, jusqu'à trois en même temps. Cela fait des années que je n'ai pas musardé ainsi. Je m'amuse comme les touristes à prendre des photos des lions de mer, ces grosses otaries qui n'ont peur de rien et viennent se vautrer sur les rochers près des plages de sable blond. J'aime l'air marin et pourtant si doux de San Diego. Le ciel est d'un bleu flamboyant et j'ai l'impression qu'une nouvelle vie s'ouvre à moi, où rien de grave ne peut plus m'arriver.

Évidemment, ce n'est qu'une impression.

Quand nous revenons en fin d'après-midi dans les limites du territoire sécurisé, Miguel nous laisse enfin seules. J'ai le malheur de suivre Salma qui veut s'amuser dans le casino de l'hôtel à dépenser l'argent que le clan lui a donné pour acheter sa liberté. Elle joue sur les machines à sous à dix cents comme une enfant. Elle est émerveillée par les lumières éblouissantes, les jolis dessins colorés et les petites musiques qui ont tout appris à *Candy Crush Saga*. Je n'ai même pas le cœur de lui faire la leçon. Je m'installe à côté d'elle. Je me place de façon à voir la majeure partie du casino. Je guette. Je guette tout le temps.

À cette heure de l'après-midi, il n'y a pas grand monde dans le casino. Je sais que sur le coup des 21 h, des gens sur leur trente et un viendront faire semblant d'être riche avant d'hypothéquer leur maison pour un peu d'espoir. Il y a déjà tellement d'argent à se faire légalement sur le dos de la misère humaine. À se demander pourquoi les clans et les mafias ont besoin d'activités illégales quand on peut détruire les gens avec la bénédiction de l'État. Tant qu'il prélève sa propre dîme évidemment.

Salma, qui vient de perdre cinq dollars d'un coup, s'extirpe de sa transe. Elle suit mon regard et m'explique :

— C'est leur couverture. Il paraît qu'il y a une autre salle de jeu, qui rapporte plus. Mais moi, j'aime ces machines-là. Elles sont mignonnes.

Je souris de son innocence et reporte mon regard sur la salle. J'espionne plus particulièrement une petite porte de service derrière le vaste bar de zinc, de miroir et de bouteilles cristallines. La porte de service mène aux parties privées. En fin de journée, elle laisse parfois passer des hommes tout en costard et en tatouages. Parfois, cette porte le laisse passer, lui. Cet homme qui « m'a sauvée » d'après Salma. Il s'appelle Ashkai Rivera. Mais Miguel l'appelle « le Hwar'hil ».

Je n'ai pas vraiment recroisé cet homme depuis la dernière fois, même si je guette sa silhouette entr'aperçue parfois de loin au détour des méandres de l'hôtel, à cette heure où le soleil s'apprête à se coucher et où les loups partent en chasse. J'ai beau le chercher du regard, il ne me calcule jamais. Je ne suis rien pour lui, il ne sait peut-être même plus que j'existe.

Il commence à être l'heure où les malfrats se réveillent et se réunissent. Je vois des hommes passer pour disparaître par la petite porte de service. Miguel n'en fait pas partie, ni aucun des très jeunes hommes du clan. Ces réunions doivent être pour les plus anciens.

Il est presque 19 h. Je note mentalement l'heure de la réunion au sommet. Je note tout depuis que je suis ici. Je ne sais pas quelle information me sera utile plus tard.

Je perds ma concentration quand un homme que je ne connais pas s'installe sur le siège de la machine à côté de moi. Il a une stature de Viking et des cheveux blonds, mais noirs aux racines. Le tout sur une chemise bleu turquoise du plus bel effet avec ses yeux clairs. Je tente de l'ignorer. Je ne veux pas de problèmes et mon instinct me dit que ce gars-là pue les ennuis.

Je sens une caresse sur ma joue :

— C'est toi, la future louve qui appartient à tout le monde ?

Je tressaille. Déjà, car ces histoires de clans millénaires issus d'animaux totémiques qui arrêtent les balles ne me plaisent pas. J'ai l'impression d'être tombée dans une secte d'illuminés. Ensuite, j'ai beau me prétendre prête à tout, servir de pute à un gang – ou, pire, à une secte –, cela ne me fait pas rêver.

Je me détourne de l'homme qui vient de me toucher et sonde du regard la salle à moitié vide pour trouver de l'aide.

— Ne fais pas de scandale ici, ma jolie. Je veux juste discuter avec toi, c'est tout...

Salma tente de négocier à ma place :

— Elle est encore blessée. Le médecin lui a laissé encore trois jours de repos complet.

Avec des yeux si clairs, le regard froid de cet homme pétrifie Salma. Il lui demande :

— Tu veux que ton petit copain soit mêlé à ça ? J'ai un statut supérieur au sien, tu sais ?

Je tressaille sous la menace larvée et tapote l'épaule de Salma pour l'inciter à ne pas s'en mêler :

— Continue à jouer, ma chérie...

Mais alors que mon regard s'accroche au visage de poupée échevelée de Salma, je sens de nouveau la main de l'homme sur ma nuque. C'est une caresse qui n'a pas d'autre but que menacer.

Quelqu'un pour m'aider ?! N'importe qui !

Une voix de femme retentit :

— Hwar'ane !

Un mot jeté comme un ordre et, à la fois, comme une insulte. Une beauté sans pareille est apparue à côté de nous. Sa silhouette fuselée montée sur talons aiguille est soulignée par une robe de tailleur noire au col de satin blanc. Mais ce qui attire le regard, ce ne sont pas ses courbes, c'est son visage. Ses pommettes hautes, son nez droit aux ailes pourtant arrondies trahissent des origines mayas ou aztèques. Et ces cheveux... Une merveille de soie noire. Mais qui serait assez fou pour se risquer à y passer les doigts ? Sa frange coupée au millimètre lui donne un air

intraitable et son regard aux iris noirs parsemés d'un peu d'ambre près de la pupille est terrifiant de colère et de mépris. Je reconnais celle dont Salma m'a déjà parlé, la sœur du grand chef. J'ai oublié son nom, mais Salma la nomme « Cruella ».

N'empêche que Cruella me sauve la mise. L'homme retire sa main par réflexe. C'est la première fois que je vois une femme imposer une telle obéissance. Mais l'homme s'en veut aussitôt de sa faiblesse. Il se lève :

— C'est quoi ton problème, Mai-coh ? Ton frère a dit qu'elle n'appartenait à personne. Alors, elle est à tout le monde ! Qu'est-ce qui te dérange ?

Il y a une forme de provocation moqueuse dans son ton et son attitude tandis qu'il toise la jeune femme. Cruella a un regard pour les quelques personnes dans la salle. Elle gronde sur un ton bas, mais qui me fait hérissier le duvet des bras :

— Ne m'appelle plus comme ça ou je te tuerai.

Elle se détourne en disant à voix à peine audible :

— Suis-moi, Hwar'ane, je ne peux pas te corriger ici, il y a du monde.

L'homme le prend comme une insulte :

— Tu te crois capable de me battre, toi ? Ou tu vas appeler ton frère ? Regarde-moi quand je te parle ! C'est trop facile !

Il saisit son épaule pour l'obliger à se retourner. Je sens que cette femme est en danger à cause de moi, mais je n'ai même pas le temps d'intervenir qu'un corps massif surgit entre eux deux.

C'est lui. Le grand chef, le frère de cette femme, l'homme qui m'a « sauvée », ce « Hwar'hil » qu'idolâtre Miguel et à qui tout le monde obéit ici. Je suis tombée dans un monde dont j'ignore les lois et l'homme que je trouvais si beau en est le chef. Et je comprends pourquoi.

La tension qu'il dégage m'étouffe. Je n'ose même pas lever les yeux, de peur de le défier. Je me contente d'observer sa main large à la peau hâlée, qui tient d'une poigne de fer le poignet de l'homme qui a osé toucher sa sœur. Il a relevé ses manches de

chemise et je peux étudier le tatouage étrange qui orne le dos de sa main et son avant-bras : des symboles qui suivent une sorte de longue flèche. Mes yeux s'attardent sur son avant-bras puissant, musclé, strié de sillons nerveux...

Ses muscles se contractent tandis que ses doigts puissants se crispent dans la chair pourtant musclée de celui qu'il punit discrètement en lui tordant le bras, doucement, en silence, mais dans un angle qui montre bien que son coude est en souffrance. J'ai l'impression d'être un voyeur tandis que je l'observe exercer sa cruauté. Je me rappelle le contact électrique de ces doigts-là sur mes joues tandis qu'il m'ouvrait la bouche pour que je boive son sang...

Un fou ! Mais c'est toi qui es folle à le regarder comme ça !

Je devrais fuir. Mais je suis prisonnière de sa présence. J'ai envie de m'approcher. Je ne dois pas. J'ai l'affront de regarder son visage tandis qu'il observe l'homme qu'il défie de se rebeller. Son visage à lui est impassible. Ni son front, ni ses sourcils noirs et masculins n'ont l'air de se plisser de colère. Son nez, qui était sûrement droit et parfait, mais qui a été légèrement dévié par un coup ne se fronce pas de rage. Il se tient juste là, les doigts plantés dans la chair de l'autre, sa carrure et son charisme qui le dominant, alors que son adversaire est pourtant fort et puissant. Mais tandis que Ashkai le tient en joue de son regard inflexible, l'autre ne peut même pas ciller ; on sent qu'il résiste même à l'envie de baisser la tête.

Comme un chevalier devant son roi.

Et moi, je ne peux que laisser courir mon regard sur la naissance de son cou sur lequel on distingue le haut d'un tatouage fait de taches d'encre dont le sens est à peine visible, comme la patte d'un animal stylisé, un tatouage qui s'étale sur sa salière gauche que j'aperçois à travers son col de chemise déboutonné. J'ai envie de plonger sous sa chemise, de l'arracher. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je commence à m'échauffer. Rien que de regarder de si près la naissance de sa gorge, j'ai envie de lui, dans cette situation. Je ne comprends pas.